

sans remettre son soulier, mais elle cria de mal, dès le premier pas, et fut obligée de se rasseoir.

Un rassemblement de quelques personnes s'était formé autour d'elle, et bientôt les plaisanteries commencèrent.

— Hé ! la petiotte, crièrent quelques garnements, on a mal à la patte ? C'est bien triste. Faut en pleurer une goutte !

Et tous d'éclater de rire.

Un gavroche lança, en passant, ce cri :

— Un pied rouge et bleu ! Maladie ! On se peint maintenant les extrémités.

— Nouvelle mode, ah ! misère, cria un autre.

Un aide-pharmacien dit, aussi haut qu'il put, " que ce pied là n'était bon qu'à être coupé " ; ce qui effraya fort la pauvre enfant, d'autant plus qu'un garçon boucher, montrant son couteau, déclara qu'il était prêt à faire l'amputation.

Des gamins s'amuserent à la tirer par les cheveux, et une bande de commères assura qu' " il fallait mettre au clou cette maraudeuse ! "

Et les rires recommencèrent, et la fille de pleurer, autant de peur de ne pas pouvoir retrouver les siens qu'à cause du mal qu'on lui faisait.

J'étais indécis, et ne savais trop que faire, craignant, si je m'adressais à la police, de rendre un mauvais service à la pauvre Zidora, qu'on aurait probablement arrêtée pour vagabondage.

Tout à coup, je vis apparaître un pauvre vieux mendiant, avec une jambe de bois, se traînant, péniblement, sur deux béquilles.

Il s'approcha du groupe, et regarda l'objet de la curiosité de chacun.

Quand il eut aperçu ce dont il s'agissait, je le vis exécuter une manœuvre fort curieuse, et que je ne pus m'expliquer tout d'abord. Il ôta l'espèce de pantoufle qui garantissait son pied sain, tint une de ses béquilles levée, et se mit à marcher ainsi. Ayant fait quelques pas, quoique avec difficulté, il hocha la tête d'un air satisfait, et s'approcha de la petite fille.

Brave homme ! Je compris la pensée que lui dictait son cœur d'or.

Il échangea avec Zidora quelques mots, lui remit la pantoufle et la béquille, et l'aïda à se relever.

Zidora ne dit pas une parole de remerciement, mais elle leva vers lui ses grands yeux noirs, voilés d'une larme, et partit.

Quant au vieux, il voulut s'en aller, de son côté, clochant, sautillant, souffrant, mais le visage illuminé d'un sourire de satisfaction.

Les ouvriers et toutes les personnes qui formaient le groupe, au milieu duquel la petite Zidora s'était arrêtée, regardèrent avec étonnement ce pauvre vieillard. Lorsqu'il eut accompli son admirable sacrifice, ces hommes, ces mêmes hommes qui s'étaient montrés cruels et impitoyables quelques minutes auparavant, ne purent retenir un cri d'admiration.

C'est ainsi qu'est la foule.

Le peuple n'est point mauvais, mais il faut savoir le prendre.

Son cœur est bon.

De là, ces revirements soudains, imprévus et remarquables, qu'on observe quelquefois dans la populace.

Plusieurs mains se tendirent vers le brave homme, et le garçon boucher, qui venait d'effrayer si méchamment, avec son couteau, la petite fille, fut le premier qui saisit son bonnet et fit le tour des assistants, en disant :

— Donnons chacun quelques sous, afin que ce pauvre homme puisse se racheter une béquille.

D'autres suivirent son exemple, et cette petite quête produisit la jolie somme de 15 à 16 francs, qui fut immédiatement remise au vieillard.

FRÉDÉRIC DE SPENGLER.

Une femme sans beauté ne connaît que la moitié de la vie. Voilà pourquoi une belle femme meurt deux fois. — ARSÈNE HOUSSAYE.

L'esprit d'ordre et l'esprit de charité ne sont pas exclusifs l'un de l'autre ; ils peuvent s'entendre : il faut applaudir à l'ordre, quand il se fait pourvoyeur de la charité. — LÉON SAY.



LES DIFFÉRENTES LANGUES DU MONDE

Environ cent millions de personnes parlent l'Anglais, quarante et un millions le Français, soixante-neuf millions l'Allemand, trente millions l'Italien, quarante millions l'Espagnol, treize millions le Portugais et soixante-sept millions le Russe.

LA VALEUR DES ANCIENS MANUSCRITS

Avant l'invention de l'imprimerie, les manuscrits étaient si chers, qu'il se vendaient que par contrats aussi bien circonstanciés que pour des biens de vingt à trente mille francs. Antoine de Palerme, secrétaire d'Alphonse d'Aragon, vendit sa maison pour faire l'achat du Manuscrit de Tite-Live ; et dans une lettre qu'il écrivit à Alphonse, il prie ce prince de lui dire lequel a fait un meilleur marché, ou de lui qui a vendu sa maison pour acheter le Tite-Live ou de celui qui s'en est départi. Un prince moins savant qu'Alphonse n'eût pas été embarrassé.

LES ŒUFS ARTIFICIELS

Un journal parisien publie très sérieusement la plaisante bourde que voici :

" Nous avons déjà mis en garde nos lecteurs contre les œufs artificiels. Nous y revenons dans l'intérêt de leur santé. Ces œufs sont depuis quelque temps livrés à la consommation parisienne. Ils présentent le même aspect et ont le même goût que les œufs véritables. L'enquête qui a été faite à ce sujet a révélé les résultats suivants :

" La falsification comprend quatre opérations la confection du jaune de l'œuf, celle du blanc, celle de la pellicule et celle de la coquille. Le jaune est un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, d'huile et de divers autres ingrédients. On le verse à l'état de pâte épaisse dans l'ouverture d'une machine ; la machine lui donne une forme ronde, et il s'y congèle. Puis le jaune passe dans un autre compartiment, où il est entouré par le blanc, lequel est composé d'albumine, comme dans l'œuf naturel. Ce nouveau liquide se congèle et, grâce à un mouvement rotatoire particulier, il prend une forme ovale. L'œuf passe ensuite dans un réceptacle où il est entouré d'une légère peau : c'est la pellicule. Enfin, il reçoit sa dernière enveloppe sous forme d'une écaille de gypse, un peu plus épaisse que la coquille naturelle.

" L'œuf ainsi préparé est alors placé sur des plateaux sécheurs. L'écaille sèche tout d'un coup, tandis que l'intérieur se dégele graduellement. Le produit est fabriqué et prêt à être livré à la consommation du public. On suppose que ces œufs artificiels proviennent de l'Amérique, où cette étrange industrie est exercée par plusieurs fabricants."

Notre confrère parisien oublie d'ajouter que les œufs en question sont des œufs de canard.

UNE CHASSE AUX CANARDS

C'était sur le bord de la mer, à l'époque de l'émigration des canards sauvages. Une bande de ces oiseaux s'abattit dans le port de N.... Tous les chasseurs coururent à leur fusil, afin de forcer quelques uns de ces pauvres volatiles à venir tourner à la broche de leur maison.

Cependant, je ne sais si cela dépendait des armes ou de l'adresse des chasseurs, ou bien encore que les canards ne fussent pas de l'avis de nos hommes (il faut qu'il y ait toujours quelque contradicteur), le tout est-il, que les chasseurs ne purent pas abattre un seul de ces animaux.

Un des curieux voyant cela s'écria tout d'un coup :

— Attendez, anats bésé, ça qu'abets pas jamais bist, mé cargui iéou, dins un quart d'ouro dé n'abé mai, qué bous aoutris dins un jour (*).

Celui qui avait ainsi parlé, va au village et revient dans quelques minutes avec un ligne, des vers et une fiole remplie d'huile de ricin. Il place un ver à son hameçon ; il a bien soin de le tremper dans l'huile qu'il a apportée. Tout le monde remarque aussi que le fil de sa ligne est extrêmement long.

Il lance sa ligne tout près des canards ; aussitôt que ces animaux virent l'appât, ils s'élançèrent dessus comme des loups affamés sur de faibles agneaux sans défense.

Un d'eux, le plus glouton assurément, l'avala ; mais comme il paraît que l'huile de ricin purge, il l'eût à peine dans le ventre que l'appât et l'hameçon ressortirent par l'autre extrémité ; notre canard se trouva ainsi, traversé par le fil de la ligne. Un autre, ayant mis l'appât dans le bec, il lui arriva le même sort qu'au précédent, ainsi qu'à tous ceux qui firent comme le premier.

Le paysan, les curieux de rire à se tenir les côtés, en voyant une pareille merveille.

Cette chasse, nouveau système, qui n'a pas cependant valu un brevet d'invention à son auteur, lui a fourni jusqu'à cent (sans) canards.

Vous vous demanderez peut-être, cher lecteur, la morale contenue dans cette fable ; voilà pourquoi je juge utile de la mettre ici.

MORALE.—1o. La glotonnerie et la gourmandise sont quelquefois la cause de notre mort prématurée.

2o. Les paysans sont quelquefois très spirituels, c'est pourquoi on ne doit jamais se moquer de personne.

CHRONIQUE DROLATIQUE

Ne m'est-il pas venu à l'esprit de faire des chroniques, moi aussi. Moi qui suis habitué à ne rien faire et à ne rien dire qu'en vue de rire et de faire rire. J'y ai pensé longtemps avant d'enfanter le chef-d'œuvre que vous allez voir. Mais, malheureusement, je n'écris jamais ce que je pense. Alors mon enfantement (de chronique cela s'entend) ne profitera pas beaucoup au lecteur.

Cela se passait dans notre pays, qui en a vu bien d'autres.

Un homme avait insulté son semblable. Cela demandait réparation. Une injure pareille ne pouvait se laver qu'avec du sang.

— Très bien, dit l'agresseur. Venez demain à ma demeure avec vos témoins. Je me charge, toutefois, du choix des armes.

Le lendemain, notre homme arrive, escorté de deux amis. On l'introduisit dans une cour spacieuse ; l'agresseur et ses témoins y étaient déjà rendus. Celui-ci, venant au devant de son adversaire, dit :

— Comme avant tout, malgré nos haines, nous sommes Canadiens et patriotes, voici le combat que je vous propose :

1. Nous nous battons avec l'arme nationale : le fléau ;

2. Nous nous placerons à une distance de vingt pas l'un de l'autre ;

3. A chaque coup porté, nous reculerons de cinq pas ;

4. Il nous faudra combattre ainsi jusqu'à ce que la mort de l'un de nous s'en suive.

L'historique ne dit pas si l'insulteur se soumit à ces conditions, ou s'il y eut mort d'homme.

MULOT.

On regarde au-dessus de soi pour envier, et au-dessous pour s'enorgueillir, sans que jamais aucune des deux choses apprenne à se guérir. — MME LOUISE D'ALQ

(*) Cette phrase de patois languedocien signifie : " Attendez, vous allez voir la chose que vous n'avez jamais vue. Je me charge, moi, d'avoir dans un quart d'heure plus de canards, que vous dans un jour. "